1re année. N° 2. 15 Décembre 1919

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

1 fr. 25 le Numéro

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois*. Douze francs**

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Tome I

(1919-1920)

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n02bulletindelavi01pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

1re Année. N° 2. 15 Décembre 1919

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Guillaume Janneau, Pascal Forthuny.

SOMMAIRE

RENOIR.
Les derniers moments de Renoir.
Renoiriana.
La réorganisation du Louvre.
L'exposition des Arts décoratifs de 1922
Le budget des Monuments historiques.
Les disparus : M. Lafferre.
Les nouvelles salles de Cluny.
Pour le Salon d'Automne.
La curiosité...
Les futures ventes parisiennes.
Au Salon d'automne.
Ici...
...et ailleurs.
Des vers...
Paroles.

Renoir

Renoir est mort.

Il est mort en pleine gloire, satisfait peut-être d'avoir à la fois créé le génie moderne et rénové l'art de peindre en perpétuant la pure tradition. Il était mieux qu'un grand peintre, plus qu'un grand artiste merveilleusement apte à exprimer dans une forme qui n'est qu'à lui une originalité profonde. Il est un créateur, un des initiés à qui les hommes doivent une notion inédite de la beauté, de la sensibilité, de l'art.

Avec Monet, avec Cézanne, avec Manet, Auguste Renoir a ouvert et frayé la voie nouvelle. A une société respectueuse à l'excès des formules officielles qui éteignent la pensée après l'avoir baillonnée, Renoir, avec sa forte sincérité, avec sa virile candeur, a imposé le sens et le goût du vrai. Le maître, dédaigneux des mensonges qu'on enseigne dans les caves du quai Malaquais, ne concevait point qu'il y eut un compromis entre l'art loyal et ces petites recettes. Il peignit comme il voyait, comme il sentait; sur sa toile harmonieuse il fixait non point une image conventionnelle, arrangée selon les lois d'un canon arbitraire, mais la nature même, dans son abondance généreuse et sa mobilité.

*

« Je n'ai pas de théories, disait-il, je peins pour peindre la joie de la couleur. » Peu d'artistes, en effet, ont dominé la pratique avec une aussi magistrale aisance. Renoir n'imaginait pas qu'on pût avoir peine à s'exprimer. « Peindre était pour lui, écrivait Mirbeau, l'acte complémentaire de regarder. »

Il le faisait avec bonheur. Voyageait-il? c'était armé d'une minuscule boîte à pouce, dont il couvrait les cartons de notules rapides, peignant un coin de paysage entrevu, la voiture arrêtée par la garde-barrière, un arbre, un mur baigné de soleil... Cet homme songeur, distrait, qui détestait de parler peinture ou le faisait en goguenardant, n'était heureux qu'à son chevalet. Là, son visage coupant s'illuminait; et c'est en chantonnant quelque gai refrain appris de ses modèles que Renoir travaillait — si le mot de travail convient à son génie facile.

*

Renoir peignait parce qu'il y prenait plaisir — simplement. Son œuvre est un « merci » à la nature qu'il trouvait belle et voluptueuse. Peintre de la femme, il le fut avec passion et c'est en lui que l'on reconnaîtra demain l'interprète véridique de l'idéal féminin moderne.

On l'accusa d'inélégance : c'est le reproche que son temps fit à Watteau. La femme de Renoir, en effet, ignore les conventions et les artifices. Elle n'est point un modèle dévêtu : elle n'a jamais porté de vêtements. C'est la sauvagesse originelle et ingénue, instinctive, passive, indolente... Sa chair est une fleur grasse et rayonnante, dont les fards n'ont pas terni la fraîcheur.

Pour Renoir, le nu féminin est une mélodie. Sa palette limpide trouve, pour la transcrire, des tons musicaux et subtils, des accords étranges, échappant à toute syntaxe, comme la piété du moyen âge se faisait enfantine pour célébrer Notre Dame. « Un visage qu'éclaire la nudité sanglante de ses lèvres, et ses yeux, pareils aux pierres rares, ne valent pas le sourire qui sort de sa chair heureuse... » Ce mot exquis de Mallarmé semble écrit pour la femme dont Renoir est le poète.

Renoir. Les Fiancés.
(Musée de Cologne)

*

Cet art amoureux et qui n'est pas piquant, sensuel avec tact, libre sans négligence, est profondément indépendant. C'est par son respect de la vérité qu'il

se relie aux grandes œuvres du passé, à Fragonard, à Rubens, que Renoir aimait.

Nul ne fut moins exclusif dans l'admiration. « Il faut savoir prendre dans chaque maître le plaisir qu'il veut bien donner », déclarait-il volontiers. Il évoquait, narquois comme il aimait l'être, les systèmes, les doctrines des cénacles, les haines et les engouements d'ateliers, les fureurs de ses amis de jeunesse contre M. Ingres, cependant qu'au musée « il allait en cachette se délecter du joli petit ventre de la *Source* et du cou et des bras de *Madame Rivière* ».

Renoir. — Portrait de Mme Charpentier. (Salle La Caze, Musée du Louvre)

*

Renoir, un jour, tout uniment, déclara : « S'il n'y avait pas les seins des femmes et leurs fesses, je crois que je n'aurais jamais peint. » Il raillait « l'art en redingote », les pontifes et les prophètes. Il ne croyait pas, en peignant, « sauver la République ». A qui l'interrogeait sur ses procédés, il répondait :

« Cela, c'est de la pharmacie, ce n'est pas de l'art. J'arrange mon sujet comme je le veux, puis je me mets à le peindre comme un enfant... Je veux qu'un rouge sonne comme une cloche? S'il ne *vient* pas comme cela, j'ajoute plus de rouge ou d'autre couleur, jusqu'à ce que ce soit bien. Je n'ai ni règles ni méthodes. Je regarde un nu — il y a des myriades de petites teintes. Il me faut choisir celles qui feront de cette chair, sur ma toile, une chose qui vive, qui grouille. Aujourd'hui on veut tout expliquer. Mais si l'on pouvait expliquer un tableau, ce ne serait plus de l'art. Vous dirai-je ce que je considère comme les deux qualités d'une œuvre d'art? C'est d'être indescriptible et inimitable... »

*

Jusqu'à la fin de sa féconde carrière, Renoir a peint. A Cagnes, dans le clair atelier de verre où il est mort, il travaillait couché sur

un fauteuil spécial, devant un chevalet à crémaillère qui présentait, au pinceau attaché à sa main déformée, le coin de toile qu'il allait animer. Sa passion de l'art le consolait des plus cruelles souffrances.

Pendant la guerre, un de ses fils, blessé, achevait près de lui sa convalescence. Le jour de son départ, après un adieu déchirant, le grand artiste resta longtemps accablé, répétant : « Mon petit... mon petit... » Soudain, relevant la tête : « Portez-moi à mon atelier, » dit-il violemment. Son modèle n'était pas venu. Sa cuisinière lui montra des poissons qu'on venait de pêcher. Il les fit disposer sur une serviette, et les yeux noyés de larmes, tout son corps douloureux secoué de sanglots, il se mit à peindre.

*

Le flambeau que Renoir a tenu pendant un demi-siècle est à terre. Des maîtres dont le génie régénéra la peinture française, un seul demeure : Monet. Une génération nouvelle se lève derrière eux, riche de talents, fertile en idées, ardente et brillante : elle doit tout aux grands hommes dont le plus grand, peut-être, vient de s'éteindre.

GUILLAUME JANNEAU.

Les derniers moments de Renoir

Dans l'homme de génie que la mort vient de frapper, le Bulletin *perd un grand ami. Ses éditeurs et ses rédacteurs offrent aux fils du Maître, MM. Pierre, Jean et Claude Renoir, l'expression de leur douloureuse sympathie. Mais les mots sont impuissants à apaiser de grandes douleurs, et l'affection, dans ces cruelles épreuves, se tait.*

Notre ami et collaborateur M. Félix Fénéon était à Cagnes au moment de la mort de Renoir. D'une lettre qu'il nous adresse, nous extrayons cet émouvant récit :

Renoir n'avait pas été affaibli — au contraire — par son voyage à Paris de l'été dernier. Mais, il y a un mois, il avait peut-être pris froid dans son jardin de Cagnes en peignant un paysage. Il eut une congestion pulmonaire, au cours de laquelle il lui arriva de faire allusion, mais sans geindre, à sa fin probable. « Je suis foutu », disait-il. Toutefois ce n'est pas expressément de sa congestion qu'il est mort. Il eut un arrêt du cœur (il avait toujours eu cet organe très délicat), — de sorte qu'il échappa aux douleurs de l'étouffement, classiques dans la congestion mortelle.

Le 30 novembre, il peignait encore : il avait commencé une petite nature morte, — deux pommes. Puis ce fut l'agonie.

Deux médecins de Nice le soignaient : les docteurs Prat, chirurgien, et Duthil. Celui-ci était encore auprès de lui à minuit, deux heures avant sa mort. Ce Dr Duthil avait tué deux bécasses et avait raconté au malade cet exploit. Dans le délire, ces oiseaux revinrent

Renoir — Le Bal du Moulin de la Galette
(Musée du Luxembourg)

obstinément et, associés à des idées de peinture, furent sa dernière préoccupation. « — Donnez-moi ma palette... Ces deux bécasses... Tournez à gauche la tête de cette bécasse... Rendez-moi ma palette... Je ne peux pas peindre ce bec... Vite, des couleurs... Changez de place ces bécasses... » Il mourut à 2 heures du matin, — le mercredi 3 décembre.

Son fils Pierre, l'acteur, ne put arriver que dans la journée de mercredi. Ses fils Jean et Claude assistaient à sa fin.

Dans sa chambre du premier étage de la villa des Collettes, dont les fenêtres sont ouvertes sur les arbres et sur la mer, il est étendu sur un lit couvert de ses fleurs préférées, un treillis de roses thé et de roses roses. Visage pur et émacié, mais non dur; bouche entr'ouverte.

Auprès du lit, sa chienne Zaza, qu'il aimait mieux que ses autres chiens, car elle est silencieuse et calme; mais les chats étaient ses bêtes de prédilection. FÉLIX FENÉON.

Renoiriana

L'ATELIER DE RENOIR

Le grand peintre qui vient de s'éteindre était le moins solennel des hommes. Il n'avait pas besoin d'un salon savamment désordonné pour créer des chefs-d'œuvre.

Ses ateliers ont toujours été vides de meubles : un mauvais divan couvert de nippes et de chapeaux fleuris pour ses modèles, quelques chaises embarrassées de toiles; au mur des tableaux qui séchaient, des esquisses piquées par des punaises. Aucun souci de la présentation. Tout son luxe était dans ses yeux.

Vieilli, épuisé par les tortures physiques qui firent de ses dernières années un martyre, Renoir, qu'un coup de vent aurait abattu, s'était fait faire un atelier curieux.

C'était une cage entièrement vitrée qui abritait sa chaise longue et son chevalet, tous deux à crémaillère. Renoir s'y faisait installer, le modèle restant en plein air. Le visiteur apercevait d'abord, dans le jardin, une belle fille nue, et, sous verre, le vieux maître...

Parfois, au soleil couchant, quand l'air était sec et chaud, Renoir se faisait promener sur le plateau planté d'oliviers où des femmes font la récolte. Et de grands « Bonjour monsieur Renoir! » accueillaient cordialement la litière du grand artiste.

*

Autrefois, par exemple en 1905, une petite armature métallique fixait à sa main le pinceau de Renoir. Dans les dernières années il ne se servait plus de cet appareil. Son pinceau passait sous l'index et le majeur qui, crispés par les rhumatismes, le maintenaient; la brosse sortait entre l'index et le pouce, et la hampe entre le majeur et l'annulaire.

RENOIR A L'ÉCOLE

Renoir contait volontiers ses débuts à l'atelier de Gleyre, à l'Ecole des Beaux-Arts. Le professeur passait derrière les chevalets, émettant des avis qu'on écoutait docilement. Arrivant à Renoir qui, cependant, s'était bien appliqué, Gleyre s'arrêta longuement. Puis, l'air pincé :

— C'est pour vous amuser, sans doute, que vous faites de la peinture?

— Certainement, fit Renoir. Je vous prie de croire que si cela ne m'amusait pas je n'en ferais pas...

LE REGARD DE FEU M. DE BR...

Aux temps de ses débuts, qu'il aimait évoquer, le maître obtint

Renoir. — Mme Charpentier et ses enfants.
(Metropolitan Museum à New-York)

de peindre, d'après une photographie, le portrait du feu prince de Br..., en hussard rouge.

Un salon somptueux fut mis à sa disposition. Il y installa son chevalet, une toile de deux mètres, l'image de l'officier, et, quatre jours durant, seul avec lui-même, il travailla.

L'œuvre achevée, Renoir fit prier la princesse de Br... de venir l'examiner. Bientôt, une portière se souleva, une vieille petite dame menue parut, suivie de toute une cour. De son face à main, elle considéra le portrait, puis :

— Je ne reconnais pas là le regard de feu de Br..., prononça-t-elle.

Et du même pas menu, suivie de toute sa cour, la noble petite dame disparut...

LE PEINTRE ET LE POÈTE

Le maître aimait à conter une anecdote qui l'emplissait d'aise. Au prix de cent francs l'un, il avait exécuté les portraits d'un poète défunt et de sa femme. Le poète n'osa les refuser, mais ne cacha point sa déception. Un jour toutefois, rencontrant Renoir, il lui déclara, fort satisfait de soi :

— Ils sont maintenant très bien, les tableaux... je les ai fait retoucher par un petit peintre que je connais...

WAGNER ET RENOIR

Renoir est le seul peintre pour qui Wagner consentit à poser. Les deux hommes causèrent. Ils se découvrirent bientôt les sentiments les plus opposés. Ils se séparèrent fraîchement.

— Mauvais musicien, disait Renoir.

— Mauvais peintre, déclarait Wagner.

COLORADO, CLARO...

Le maître détestait les louanges. Il en sentait désagréablement l'outrance, et coupait l'obligatoire brouhaha par une historiette. Le bon peintre Albert André la rappelle avec humour dans son livre fidèle sur Renoir.

« C'est dans un bureau de tabac que j'ai compris le secret de l'art. Un jour que j'achetais des cigares en songeant à cette sacrée peinture, la buraliste, me tendant deux boîtes, prononça :

— Colorado? Claro?

— Colorado! claro! me dis-je. Mais c'est çà la peinture... »

LES MAUVAISES HERBES...

Son jardinier vint récemment trouver le maître et lui proposer quelques réformes.

— Il faudrait râcler, nettoyer, déclarait-il, et arracher les mauvaises herbes...

Renoir regarde autour de lui, et, doucement...

— Mais, fit-il, je n'ai jamais vu de mauvaises herbes?

LES DÉBUTS DE RENOIR

Renoir eut sa bonne part des injures qu'essuya l'école impressionniste à ses débuts. Albert Wolff, dans le *Figaro*, fulminait contre l'exposition qu'elle fit chez Durand-Ruel.

« Ces soi-disants artistes s'intitulent les Intransigeants, les Impressionnistes, écrivait le critique. Ils prennent des toiles, de la couleur et des brosses, jettent au hasard quelques tons, et signent le tout. C'est

Renoir — Les enfants B... à Vargemont
(Berliner Museum)

ainsi qu'à Ville-Evrard des esprits égarés ramassent des cailloux sur leur chemin et croient avoir trouvé des diamants. »

C'était en 1876. Vingt ans plus tard le legs Caillebotte entrait au Luxembourg. L'Institut n'avait pas désarmé. Un groupe d'académiciens, professeurs à l'Ecole, menaçait de démissionner :

« Nous ne pouvons, expliquaient-ils aux journaux, continuer à enseigner un art dont nous croyons connaître les lois si l'Etat admet dans les musées, où nos élèves pourront les voir, des œuvres qui sont *la négation même de ce que nous enseignons.* »

Ceci ne se commente pas...

LES PRIX DES RENOIR

On achetait alors une œuvre de Renoir quarante francs. Encore le maître avait-il peu d'acquéreurs. Le 28 mai 1876, le groupe impressionniste avait organisé une vente, où Renoir mit trois tableaux :

C'était la *Jeune fille dans un jardin* qui figure aujourd'hui dans la galerie personnelle de MM. Durand-Ruel. Elle fut vendue 30 francs. C'était le *Pont de Chatou*, qui fit 42 francs. C'était la *Femme au chat* qu'ont également conservée MM. Durand-Ruel. Celle-ci, poussée jusqu'à 84 francs, a reparu, en 1900, à la Centennale; on l'estima 200.000 francs.

Cette vente était la seconde que faisait la jeune école. Le 24 mars 1875 elle avait déjà sollicité les amateurs. Renoir y présenta *la Source* qui, retirée à 110 francs, fut cédée par MM. Durand-Ruel au prince de Wagram, il y a quelques années, pour 70.000 francs.

Le *Pêcheur à la ligne* fut adjugé 180 francs à Charpentier. En 1907, à la vente de M^me^ Charpentier, l'œuvre obtenait 14.050 francs. Et M. Dollfus achetait 220 francs une réplique de *la Loge*, qu'ont acquise MM. Bernheim-Jeune, en 1912, pour 31.200 francs.

*

Poursuivons cette incursion dans le domaine de la curiosité : Il est à noter, d'ailleurs, que très peu d'œuvres du maître ont passé plusieurs fois en vente.

Commandé au grand peintre et payé 500 francs, le *Portrait de M^me^ Charpentier et de ses enfants* fut acquis 84.000 francs, en 1907, par MM. Durand-Ruel. Le chef-d'œuvre a pris place au musée de New-York.

Le célèbre portrait de *Jeanne Samary* eut une odyssée plus compliquée. Vendu 1.500 francs par le maître à MM. Durand-Ruel, il entra dans la galerie du prince de Polignac. Celui-ci le leur retrocéda, quelques années plus tard, moyennant 8.000 francs. MM. Bernheim-Jeune l'acquirent ensuite et le cédèrent à M. Morosoff, de Moscou. Souhaitons que les Bolcheviki aient épargné le chef-d'œuvre — qu'on estime 200.000 francs.

Enfin la *Lise* du Salon de 1868 réalisa 400 francs en 1885. Vendu 10.000 francs en 1901, le tableau est entré au musée de Hagen.

La réorganisation du Louvre

Une heureuse — une grande nouvelle nous parvient. Vers la fin du mois vont s'ouvrir, après cinq ans de deuil, la plupart des salons du Louvre. Un labeur énorme y a été réalisé : labeur matériel, labeur scientifique. Les verrières ont été grattées, les murs ont été repeints, et cette besogne, seule, a demandé un an.

De son côté M. Jean Guiffrey, conservateur des peintures, a réorganisé son musée selon une méthode plus rationnelle et plus savante. Le Louvre ne sera plus le cimetière ou le bazar qu'on se plaisait à censurer. Il veut justifier son titre de maison d'enseignement.

Quel est donc ce programme? Il résulte un peu du plan même du palais. La grande galerie « du bord de l'eau », dans laquelle débouchent une série de salles perpendiculaires à son axe, se prêtait bien à l'aménagement qu'a dirigé M. Guiffrey.

*

Si l'on admet qu'aux origines de l'art moderne se trouvent trois éléments distincts : l'Italie, les Flandres, puis l'art français, l'on conçoit d'emblée l'esprit du classement désormais adopté. Partant de trois points extrêmes, les trois grandes écoles se développent jusqu'à leur réunion dans la salle du XIX[e] siècle.

Du salon d'Apollon au milieu de la Grande Galerie seront classées les écoles italiennes, les primitifs restant logés dans la salle des « Sept Mètres ». Ce seront, dans la première travée, Florence, Venise, l'Ombrie, Sienne, le Piémont, Ferrare, la Lombardie — l'Italie de l'année 1500 — où, comme il sied, Mantegna domine. Puis s'ouvre l'ère classique, avec Léonard et Raphaël, puis paraissent les grands Vénitiens, cependant que le Sarto, le Bronzino, les Florentins et les Romains conduisent aux Bolonais.

Le déplacement des "Noces de Cana"

Le nouveau Salon Carré

*

Une station est ménagée ici. Quittant le Salon Carré, quelques chefs-d'œuvre uniques vont y former une cour à Monna Lisa. Dans un entrecolonnement clos et drapé d'une somptueuse brocatelle cramoisie ancienne qu'a trouvée l'un des plus dévoués des « Amis du Louvre », M. Fenaille, une « tribune » est réservée pour accueillir, dans un jour favorable et dans un recueillement propice, Titien, Raphaël, Tintoret, groupés autour de la *Joconde*. Les Esclaves de Michel Ange, la Vénus de Milo, devaient d'abord y figurer. Mais, renonçant à ce projet, M. Guiffrey ne meublera sa « tribune » que de quelques beaux bustes de la Renaissance, — plus discrets...

*

Mais le Salon Carré? Transformé, il sera l'asile des grandes œuvres décoratives italiennes. Les *Noces de Cana* descendues à la cimaise, y feront face au *Festin chez Simon*. L'*Antiope* du Titien y retrouvera celle du Corrège. L'aménagement du salon fut laborieux : il fallut vingt-deux hommes pour déplacer l'immense toile des *Noces*.

Faut-il rappeler que c'est grâce à ses dimensions exceptionnelles que l'œuvre nous est restée? En 1816, quand les Alliés se partagèrent les dépouilles de l'Empire abattu, ils renoncèrent à la transporter et, nombre pour nombre, choisirent un Le Brun : la perte était moins cruelle.

*

L'ancien classement de la peinture au Louvre avait un vice évident : il ne montrait que des recommencements, sans lien ni cohésion. Chaque école paraissait avoir suivi sa destinée particulière, de sa naissance à son déclin, hors de tout contact, en dépit de l'histoire. M. Guiffrey veut rétablir la vérité relative.

*

De l'autre extrémité de la Grande Galerie, sortant des petites salles flamandes et hollandaises pour atteindre, en Rubens et Rembrandt, leur plein épanouissement, se dérouleront les pages harmonieuses et humaines de l'art des Pays-Bas. Ses disciples espagnols, ses disciples anglais, ses voisins allemands qu'il inspira, l'escorteront : c'est

Le nouveau Salon Carré

l'autre affluent du fleuve. Mais l'Italie est-elle étrangère à sa formation? Le Greco n'a-t-il pas transmis à l'Espagne les conseils de Venise et Ribera ceux du Caravage? Rubens n'est-il pas, en même temps qu'un fils des Flandres, un neveu de l'Italie?

*

Au point de rencontre des deux grandes écoles étrangères aboutit l'enfilade des salons français. Mais leur classement critique sera

moins rigoureux. Les éléments qui les peupleront pénètreront parfois les uns chez les autres.

L'on voulait exclure nos maîtres primitifs des salles réservées à la période classique, évoquer surtout l'influence italienne sans laquelle, si l'on en croit la formule officielle de l'histoire de l'art, le génie original de notre Moyen Age ne pouvait créer rien de viable. Les conditions matérielles ne permettent pas de perpétuer, du moins aussi formellement, la tradition Louis-quatorzienne. Les autorités académiques en sont désolées.

G. J.

L'exposition des Arts décoratifs de 1922

L'idée en naquit — on s'en souvient — en juillet 1912. L'on comptait alors qu'une exposition d'art décoratif internationale affirmerait la supériorité du goût français. Une résolution fut votée au Parlement, et le projet prit corps. Vint la guerre : l'heure n'était plus aux soucis d'art. Mais la victoire les a ramenés. Cette année, le ministre du Commerce a relevé l'ancien projet ajourné.

Il était déjà fort étudié. Le comité financier avait établi son programme. Le plan général de l'exposition était tracé. Un troisième comité, chargé de déterminer son emplacement, conseillait soit la zône militaire des fortifications de Paris, soit l'île de Puteaux que des passerelles eussent reliée à Bagatelle.

LE PROGRAMME

Reprenant les travaux antérieurs, les organismes administratifs placés par le ministre sous la direction d'un commissaire général, M. Marc Réville, ancien député, n'eurent qu'à les adapter aux conditions nouvelles. Le programme financier, notamment, se trouve grevé de charges imprévues résultant aujourd'hui de l'élévation du prix des choses et des salaires.

L'exposition, qui probablement s'installera dans l'île de Puteaux, sera nettement moderne : elle puisera ses éléments chez les artistes originaux, à l'exclusion rigoureuse des imitateurs des « styles » d'autrefois. Jusqu'à présent le seul concours des nations amies et alliées est prévu. Mais certaines personnalités très autorisées jugent nécessaire

d'inviter l'Allemagne et l'Autriche, alléguant qu'on se défend d'autant mieux d'un ennemi qu'on le connaît mieux.

LES TÊTES

Le personnel directeur est entré en fonctions. Au commissaire général est adjoint M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts. Un secrétaire général, M. Nicolle, directeur au ministère du Commerce, vient d'être nommé. En outre une commission consultative, dont M. Simyan, député, ancien rapporteur du budget des Beaux-Arts, assume la présidence, est instituée près des commissaires généraux aux fins, dit le décret du 22 octobre 1919, de « donner son avis sur toutes les questions qui lui sont déférées par le commissaire général ».

Un énergique appel sera fait aux sociétés régionales d'art décoratif, aux établissements d'enseignement, aux comités techniques de province. L'on n'est pas sans craindre, en effet, que la brièveté du délai fixé ne porte préjudice à la valeur de la participation française. Enfin la direction de propagande a été confiée à M. Pascal Forthuny.

Le budget des monuments historiques

Le Service des Monuments historiques atteint la fin de « l'exercice ». Pour les premiers travaux de consolidation des monuments mutilés par la guerre, de copieux crédits ont été prévus, — et consommés : trois millions pour l'Aisne, dont 400.000 francs pour la cathédrale de Soissons et 650.000 francs pour la collégiale de Saint-Quentin; 700.000 francs pour les Ardennes; trois millions pour le Pas-de-Calais, dont la moitié pour Arras; 1.500.000 francs pour la Somme; 1.300.000 francs pour l'Oise, dont 500.000 affectés à Noyon; 1.500.000 francs pour la Marne, que se partagent presque en totalité les églises de Reims; 1.200.000 francs pour la Meuse, dont 500.000 francs pour Verdun; un million pour la Meurthe-et-Moselle, dont la moitié est destinée à Pont-à-Mousson et 200.000 francs à Nancy; enfin 650.000 francs pour le Nord.

La direction des Beaux-Arts élabore actuellement ses prévisions budgétaires de l'année 1920. Elles atteindraient 36 millions de crédits extraordinaires, appliqués aux monuments de la région meurtrie, le budget normal d'entretien des autres monuments classés ne dépassant pas six millions.

Les disparus

M. LAFFERRE

Le Ministère des Beaux-Arts a perdu son ministre. M. Lafferre, démissionnaire, a cédé son portefeuille à M. Léon Bérard, qui fut déjà sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

M. Lafferre ne laissera peut-être pas un très grand nom chez les hôtes du Bois Sacré. Il laissera du moins celui d'un honnête homme et de bon sens. Sa prudence lui fit parfois éluder certaines responsabilités qu'il eut été beau qu'il prît. Mais elle lui fit éviter aussi des erreurs retentissantes.

Une œuvre importante ne laisse pas d'avoir été réalisée sous son règne. M. Lafferre n'est étranger ni à la protection des œuvres d'art pendant la guerre, ni à la création du musée Rodin, ni à la réforme de l'enseignement des Beaux-Arts. L'ancien ministre n'avait pas, en peinture, de très vives lumières. Mais il ne croyait pas les posséder et c'est la marque d'un esprit judicieux.

*

En quittant la rue de Valois, M. Lafferre eut un geste d'une exquise simplicité. Il fit demander au directeur des musées nationaux, M. d'Estournelles de Constant, s'il lui serait possible d'obtenir une carte d'entrée qui l'autorisât à visiter le Louvre en tous temps. Disons tout de suite qu'il l'obtint.

*

M. Lafferre inaugura, souvent : c'est un des devoirs de la charge. En officiant à l'exposition rétrospective de Carolus Duran, organisée en 1917 au musée du Luxembourg, il eut un mot bien savoureux. Il s'arrêta soudain devant un portrait de Zacharie Astruc. L'œuvre avait encore le caractère d'une ébauche tumultueuse. Inquiet peut-être, flairant quelque mystification, il prit à part M. Léonce Bénédite, conservateur du musée :

— Mais, fit-il, n'était-il pas un peu cubiste, votre ami Carolus?...

*

M. Léon Bérard dès qu'il fût investi du portefeuille partit dans les Pyrénées. Il télégraphia à son vieil ami, M. Henry Lapauze, ce mot qui peut-être résume tout un programme : « Préparez d'urgence dossier de proposition pour la promotion d'Ingres dans la Légion d'honneur. »

La curiosité...

ARTISTES...

Le rêve des artistes est d'être des dieux, comme on chante dans *Louise*; c'est aussi, dans les débuts du moins, d'intéresser un marchand. Mais si la carrière est favorable, si le succès vient, le lien d'amitié que le peintre avait noué devient un lien — tout court. Et généralement, à sa maturité, il reprend son indépendance. Quelques artistes sont pourtant restés fidèles à leur premier éditeur : Boudin, Théodule Ribot, Harpignies, Fantin-Latour qui ne quitta jamais M. Templaere, l'homme le plus droit qui fût, et l'ami le plus sûr.

Mais l'indépendance qui a ses attraits, ne va point sans quelques désagréments. Corot, entre autres, les connut. Isolé, en contact direct avec les acheteurs, il eut souvent la visite de faux amateurs qui lui montraient de vagues paysages portant sa signature. Indignation de Corot; stupeur feinte et larmes du visiteur, attendrissement final du vieux maître qui bonnement retouchait le « navet » et lui conférait l'authenticité nécessaire.

Des maîtres modernes ont été victimes de supercheries analogues. Mais les méthodes ont changé. Le *Bulletin* les révélerait s'il goûtait la censure personnelle.

MARCHANDS ÉTRANGERS A PARIS

Les dernières ventes ont attiré à Paris bon nombre de marchands étrangers, anglais surtout, qui, bénéficiant du cours élevé de la livre sterling, ont fait d'importantes acquisitions à l'amiable.

Citons parmi ceux-ci M. Reid, grand amateur de peinture française, qui dissimule sous un aspect sévère et froid une vive passion pour Daumier, Monticelli, Degas, Manet, Boudin et Lucien Simon.

Citons aussi M. Wallis, dont le flegme tout britannique et quelque peu déconcertant ne s'anime que devant les toiles de l'école de 1830, et M. Croal Thomson et M. Lefèvre.

La Belgique en M. Breckpot et la Suisse, en M. Tanner, étaient représentées. Notons que le premier, qui n'achetait jusqu'ici qu'en argent belge l'a fait en argent français : manifestation de ses sentiments francophiles? ou de la hausse du franc belge?

Les nouvelles salles de Cluny

Le Président de la République vient d'inaugurer, au musée de Cluny, cinq nouvelles salles consacrées par le directeur du musée, M. Edmond Haraucourt, à ses collections de tissus. L'on verra, en même temps que d'intéressants fragments d'étoffes anciennes, la célèbre tenture de la *Vie de Saint Etienne*, un « arazzo » des premières année du XVI^e^ siècle, tissé pour la cathédrale d'Auxerre. Le chef-d'œuvre, nettoyé et restauré aux Gobelins, était avant la guerre exposé au-dessus d'une suite non moins fameuse et peut-être plus précieuse encore : celle de *la Dame à la Licorne*. Pour lui faire un encadrement digne d'elle, M. Haraucourt a réuni de très beaux bois sculptés du XVI^e^ siècle provenant du palais des cardinaux d'Amboise à Gaillon, et qu'avait sauvés Alexandre Lenoir pendant la Révolution.

Pour le Salon d'Automne

Nous recevons la lettre suivante que nous nous faisons un plaisir d'insérer :

Messieurs, *MM. Bernheim-Jeune et C^ie^.*

La Société du Salon d'Automne s'est heurtée cette année à de grandes difficultés pour organiser la première exposition artistique qui ait eu lieu depuis la guerre. Elle y a consacré toutes ses ressources et envisage qu'elle doit s'occuper, dès maintenant de trouver le moyen financier de renouveler des manifestations périodiques, dont la nécessité pour l'art national est universellement démontrée.

Le Comité a résolu de demander à un certain nombre de ses membres, des œuvres importantes dont la vente constituera le capital destiné à lui donner la sécurité.

Il a décidé en même temps de vous prier de lui assurer le concours de votre expérience pour mener au mieux cette vente publique avec MM. les Commissaires-priseurs, qui furent toujours des amis pour les artistes.

Veuillez agréer, etc... *Le Comité.*

Souhaitons que cet appel soit entendu. Il le sera de nous. Tous ceux qui, en France, aiment l'art et honorent les artistes se feront un devoir de soutenir l'effort du Salon d'Automne.

Les futures ventes parisiennes

L'ATELIER DE CARRIÈRE

Carrière. Maternité

Parmi les œuvres formant l'Atelier de Carrière, que disperseront, au début de février, chez Manzi, Mes Henri Baudoin et A. Desvouges, assistés de MM. J. et G. Bernheim-Jeune et Loys Delteil, figure avec la *Maternité* dont nous publions la reproduction, la toile originale du *Programme du dîner de la Conférence de la Paix*. Les lecteurs du *Bulletin* la retrouveront ici.

LA COLLECTION BEURDELEY

Les tableaux, les dessins, les œuvres d'art qu'avait, avec le goût le plus ingénieux, recueillis le regretté collectionneur M. Alfred Beurdeley seront offerts aux enchères, à la galerie Georges Petit, au début de juin 1920.

Au Salon d'Automne

Un certain nombre d'œuvres exposées au Salon d'Automne viennent d'être achetées par l'Etat. Ce sont : l'élégant pastel de Chéret, *Sérénade*; une toile de feu Schnerb : *Baigneuses*; trois gravures de Grillon : *Nymphes*; deux cartons de tapisserie de Mme Lassuderie; une coupe blanche de Lenoble; une potiche bleue et verte de Massoul; un grès flammé de Rumèbe; un plat décoratif de Chaumeil; un vase de cristal décoré de trois paysages, de Goupy; une boîte d'ébène sculptée incrustée d'argent, de Gallerey; une boîte d'argent de Hamm.

Carrière.
"Pour le dîner de la Paix 1909"

Ici...

— Le comité de la Société Nationale des Beaux-Arts a procédé à l'élection du sucesseur de Roll à sa présidence, et au renouvellement de son bureau.

C'est le maître Bartholomé qui devient président de la Société. Il aura pour adjoint, à la vice-présidence, le spirituel peintre Jean Béraud. Les différentes sections auront pour présidents : à la peinture, M. Aman-Jean; à la sculpture, M. Desbois; à la gravure, M. Pannemaker; à l'architecture, M. Génuys; aux arts décoratifs, M. Delaherche. MM. Prinet et Aubert seront trésoriers et M. Georges Picard, secrétaire.

— On annonce la mort du paysagiste Louis Braquaval, sociétaire de la Société Nationale des Beaux-Arts, et celle du peintre militaire Alexandre Bloch, hors concours.

— M. Raymond Escholier, conservateur de la Maison de Victor Hugo, qui vient de transformer son curieux musée, a eu l'heureuse idée d'y organiser une exposition du Rhin. Nombre d'amateurs parisiens ont confié à M. Escholier les joyaux de leur collection : à citer un dessin de Victor Hugo, représentant, selon l'autographe qui l'accompagne, « la salle du conseil municipal de Thionville dans l'état où le bombardement des Prussiens l'a mise » — en 1871.

Victor Hugo ajoute : « J'ai dessiné cette salle le 30 août 1871, à quatre heures après-midi. Tout à côté est le jardin public. J'y voyais un soldat prussien en sentinelle, et pendant que je dessinais, j'entendais des enfants chanter la *Marseillaise*?

— Vers la fin du mois paraîtra, chez Paul Rosenberg, un *Courbet selon les caricatures et les images* rédigé par Charles Léger, et préfacé par Théodure Duret.

— A l'ancien hôtel de Sagan : M. Germain Seligmann, qui pendant la guerre servit dans l'infanterie et fut six fois cité à l'ordre du jour, vient d'être associé à son père, l'antiquaire Jacques Seligmann.

— Le numismate M. de La Durandière a fait don au musée Carnavalet de six vitrines garnies de quinze cents monnaies françaises, dont les plus vénérables datent des Capétiens.

— Après le Louvre, le musée de Chateauroux a reçu la visite d'un malfaiteur. Deux tableaux précieux, un *Portrait* de Lépicié et un paysage de François Boucher, *le Moulin*, avaient disparu. Ils viennent d'être restitués par un complice involontaire du voleur.

— M. de Nolhac a décidément quitté Versailles pour le musée Jacquemart-André. M. André Pératé lui succède.

— MM. Maurice Denis et Firmin Gémier viennent d'être nommés membres du Conseil supérieur de l'Enseignement des Beaux-Arts.

— Le comité du Salon des Indépendants avait réclamé, pour son exposition annuelle, les salles du Grand-Palais. M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, les lui a accordées, mais les Indépendants se sont ravisés. Ils renoncent aux locaux officiels.

— Le Conseil des Musées Nationaux vient d'être renouvelé pour une durée de trois ans, à dater du 1er janvier 1920. Sont nommés :

MM. Léon Bourgeois et Lintilhac, sénateurs ; Louis Barthou et Georges Leygues, députés.

MM. Jean Romieu, président de section au Conseil d'Etat ; Abel Combarieu, conseiller-maître à la Cour des comptes.

MM. Léon Bonnat et Jules Coutan, membres de l'Institut.

MM. Gustave Fougères, directeur de l'école française d'Athènes ; Louis Gonse, membre du conseil supérieur des beaux-arts ; Raymond Kœchlin, président de la Société des amis du Louvre ; Edmond de Rothschild, membre de l'Institut ; Olivier Sainsère, membre du conseil supérieur des beaux-arts.

— Au musée des Arts décoratifs est ouverte la double exposition des tapisseries des ateliers parisiens du XVIIe siècle, et des peintures de Gilbert Bellan : *Paris pendant les Fêtes de la Victoire*. — Les vitraux des églises de Paris restent visibles au Petit-Palais en attendant leur remise en place. — Chez Brunner, du 10 janvier au 13 février, seront exposés les *Types de guerre* de Burnand. — Les blessés de l'atelier Lachenal montrent leurs céramiques chez Devambez, jusqu'au 31 décembre. — Chez Druet, du 22 décembre au 2 janvier, seront exposées des verreries de Sala. — Jusqu'au 31 décembre les « Tout-Petits » seront abrités chez Georges Petit. — Et Renefer montrera, chez Reitlinger, des aquarelles : *Vues de Paris*. — Enfin, à la galerie A. A. Hébrard, l'on verra jusqu'au 20 décembre des céramiques de Méthey, auxquelles succèdera, jusqu'au 15 janvier 1920, une exposition d'art décoratif.

...et ailleurs

MUSÉES

— Les artistes madrilènes protestent avec une furieuse énergie contre la déplorable décoration qui vient d'être infligée, au Prado, à la nouvelle salle des Velazquez. Ils demandent la suppression immédiate d'un affreux fond rouge, qu'ils estiment injurieux aux œuvres du peintre, et ils ne veulent plus voir une malencontreuse frise chargée de médaillons « qui seraient à peine tolérables dans une salle de bains ».

— Au musée de Melbourne viennent d'entrer un certain nombre de gravures et dessins de Méryon, parmi lesquels *la Pompe Notre-Dame* et *la Rue des Mauvais-Garçons.*

— M. A. Rodriguez Morel achève un voyage en Europe, au cours duquel il recueille des éléments pour enrichir le musée de peinture et de sculpture dont il est directeur à Cuba (Havane). Il a déjà acheté de nombreuses et excellentes copies d'œuvres anciennes, se proposant, faute d'être riche, la réalisation d'un musée où de bonnes copies de tableaux célèbres vaudront mieux que de médiocres originaux. En 1920, il fera un second voyage, pour acheter des toiles modernes, et cette fois non copiées.

— En Angleterre, les amis des arts réclament qu'à l'exemple de la France, les chefs-d'œuvre des musées soient reproduits en cartes postales. Ils désirent, aussi, voir supprimer dans les écoles les gravures murales généralement de provenance allemande et veulent les remplacer par des reproductions de trésors d'art anglais.

— Ranimant une excellente tradition interrompue depuis cinq ans, le musée des Beaux-Arts de Buenos-Aires a rouvert une série de conférences annuelles. Le premier orateur a été le ministre de Russie : il a parlé du nationalisme dans la peinture russe.

— Un groupe de souscripteurs a acheté pour le musée Fitzwilliam, à Cambridge, un admirable manuscrit du XIII[e] siècle, livre d'heures enluminé pour Isabelle de France, sœur de St Louis et fondatrice de l'abbaye de Longchamp.

— Les journaux annoncent que six peintures, non désignées, ont été volées, au musée de Sans-Souci.

— La National Portrait Gallery était occupée, pendant la guerre, par le département financier du ministère des munitions. Elle redevient la maison de l'art et va être rouverte au public.

— On met en place, au Victoria and Albert Museum (Londres) une riche collection de porcelaines de Saxe et autres manufactures allemandes, ainsi que des porcelaines des XVII[e] et XVIII[e] siècles anglais.

— Viennent d'entrer au British Museum de nombreuses gravures de l'artiste français Théodore Roussel, résidant depuis longtemps en Angleterre.

— Autres récentes entrées au British Museum : 6 petites études de fleurs et feuillages (John Constable), 12 dessins d'animaux de H. Crealock (1831-1891), une copie d'un bas-relief antique par Parentino (1470-1531), élève de Mantegna, 600 planches du graveur bolonais Rosaspine (XVIII[e] siècle), diverses gravures en couleurs signées J. Mecou, sujets alpestres d'après Louis Sicardi et datées 1804-1807, enfin, trois dessins de Degas.

EXPOSITIONS

— La XII[e] exposition internationale des Beaux-Arts ouvrira ses portes à Venise, le 15 avril 1920.

— Le journal *La Publicidad*, de Barcelone, expose dans ses salons des peintures de Francisco Gimeno, chaleureusement commentées par la presse catalane. Dans la même ville, expositions du peintre Manuel Feliu d'Lemus (Salon Parès), de T. L. de Madrazo, Corominas Casanovas, Bos Roger, Julio Andrès (Salon Parnás), M. Layar (Galeries Layetanas).

— Le peintre René Kuder expose à Strasbourg (maison d'art alsacien). Il a étudié à Paris et à Munich. Son talent est varié. Adroit paysagiste, il expose en outre l'*Entrée des Français à Strasbourg*. A cette occasion, la presse locale rappelle les douze remarquables vitraux qu'il composa pour l'église de Meisengott.

— La nouvelle revue artistique berlinoise *Der Kunstwanderer* annonce qu'une prochaine exposition d'art anglais est organisée par certaines personnalités et qu'elle aura lieu à Berlin.

— Parmi les principaux exposants du « London Group » (Mansard Gallery) figurent MM. D. Bomberg, Fry, Duncan Grant, Gerder, E. M. Dickey, F. J. Porter, E. H. Wolfe, Adeney, et Miss Sylvia Gosse, lithographe.

— Dans les jardins du Valentino, a lieu actuellement l'exposition des Beaux-Arts de Turin. Les futuristes, tels Carena et Casorati, y suscitent des polémiques assez vives.

— La plus importante exposition d'art espagnol qui ait jamais eu lieu à Buenos-Aires fermait à peine ses portes, que s'y ouvrit le Salon national. La presse argentine dit le plus grand bien des sculpteurs José Fioravanti et Gonzalo Lequizamon Pondal. Elle déplore l'abstention de peintres tels que Bermudez, Bernaldo de Quiro's, Fader, Rodolfo Franco, Lagos, Dresco. On serait curieux d'apprécier à Paris ce que sont ces talents lointains.

VENTES

— La collection des lithographies de Whistler formée par feu Walter H. Jessop, et qui devait déjà être mise en vente en 1917, vient d'être dispersée, aux Galeries Anderson, à New-York. Outre d'admirables « lithoteintes » — Vues de la Tamise, — y figuraient des pièces capitales telles que *Draped Figure Reclining*, et *The Yellow House, Lannion*, et aussi cette rareté des raretés : *Songs on Stone*. (Total de la vente : 40.200 dollars).

— Deux vases de Murano, du XVI[e] siècle (collections Cagliari et Colonna) ont fait, à Londres, respectivement 1.200 fr. et 2.075 fr.

— Les journaux hollandais avertissent les acheteurs éventuels que trois belles tapisseries françaises (Gobelins) viennent d'être volées au château d'Eutin, près Lubeck. Le propriétaire, comte Marshall, espère ainsi empêcher la vente de son bien.

— Parmi les œuvres récemment vendues, à l'étranger, à des amateurs américains, mentionnons le *Portrait de Aernont Druyvesteyn* (Frans Hals), une variante de *Saskia-Flora* (Rembrandt), le *Portrait de Sir John Fagge* (Lawrence), le *Vestris* de Gainsborough, la *Danse des Nymphes* de Corot (collection Alexandre Young) et deux *Marines* de Whistler.

— Le sénateur Sota, de Bilbao, a acheté 100.000 pesetas le portrait de la comtesse Mathieu de Noailles, par Ignacio Zuloaga. Il a offert l'œuvre au musée de la ville.

CITÉS ET MONUMENTS

— La statuaire Mme Louisa Isella avait terminé à Paris, pendant la guerre, l'étude d'un monument commémoratif de la révolution de mai (Argentine). Elle s'occupe actuellement de la fonte de son œuvre, à Buenos-Aires. Une figure de la liberté y domine un groupe de combattants, adroitement composé.

— Sur le mont Altino, qui domine le golfe de Gaëte, va être dressée une statue du Christ, et de onze mètres de hauteur. A considérer sa réduction, on peut dire qu'elle n'ajoutera rien à la beauté du paysage.

— A Santiago de Chili, on met la dernière main aux travaux de la nouvelle bibliothèque nationale. Ce sera la plus grande, en Amérique du Sud.

— Dans un silence émouvant, devant vingt mille Vénitiens, les quatre historiques chevaux de bronze, mis à l'abri pendant la guerre, sont remontés prendre leur place sur la basilique Saint-Marc.

— Les ruines d'un ancien palais crétois, ont été exhumées à Malia, près de Candie; colonnes portant des ornements d'or, inscriptions de l'époque dite minossienne, tombeaux : voilà bien du bonheur pour les archéologues.

— A Amphipolis (Macédoine), un colossal lion de marbre a été mis au jour : ce serait une œuvre de la plus haute antiquité.

— Un fragment important de la frise du Parthénon, égaré dans le comté d'Essex à la suite d'on ne sait quelles circonstances, va réintégrer le British Museum.

— Les anciens remparts de Constantinople vont être démolis.

— A Rome, le sculpteur Zocchi a achevé le monument de Christophe Colomb qui sera offert à Buenos-Aires par la colonie italienne de cette ville.

ART ASIATIQUE

— A l'université de Londres, M. Stewart Dick, parlant de l'art pictural au Japon, a insisté sur cette curieuse différence : pour les artistes de l'Occident, l'homme est le centre de la nature; pour ceux du grand Est, il n'en est qu'une quelconque partie. Ce double point de vue ne doit jamais être oublié de ceux qui s'appliquent à comparer l'art chrétien et l'art bouddhique.

— On trouvera, dans *El Figaro* du 6 novembre (Madrid) un curieux article sur le peintre hindou Abanindranath Tagore, frère du poète Rabindranath Tagore. L'artiste, élève de l'école des Beaux-Arts de Calcutta, s'est donné pour mission, non de copier, mais de continuer, par des compositions originales pénétrées de l'esprit de sa race, l'œuvre des antiques peintres décorateurs des galeries souterraines d'Aanta. Quand verrons-nous, à Paris, la *Siva et Parvati* du fresquiste Tagore?

RESTAURATIONS

— Le sénateur espagnol Vicente Buendia, pour qui l'art égale en intérêt la politique, demande que soient réparées de toute urgence les admirables et infortunées peintures de la Chartreuse del Paulaz, au voisinage de laquelle a été récemment créée une « Résidence des paysagistes ». Ces fresques, attribuées à Palomino et situées dans le tabernacle, la bibliothèque et le cloître, ont beaucoup souffert des injures du temps.

— L'un des premiers soins de la Commission des monuments historiques constituée en République Argentine sera la restauration de la maison natale du général San Martin. A Tucuman, l'église de la Merced, fort ancienne et en ruines, sera réparée sous peu de mois.

NOMINATIONS

— M. Corrado Ricci, directeur général des Beaux-Arts en Italie, a donné sa démission et été nommé président du nouvel Institut italien d'archéologie et d'histoire de l'art, qui, à Rome (Palazzo Venezia) accueillera désormais les étudiants d'art, jusqu'alors obligés de s'adresser à l''Institut archéologique impérial allemand. M. Ardino Colasanti

a été nommé directeur des Beaux-Arts. Cette mutation a été désirée par le ministre Nitti, bien que le ministre de l'Instruction publique ait énergiquement réclamé le maintien de M. Ricci, dans sa fonction.

— Le sculpteur Manuel Cotoli vient d'arriver au Pérou : il sera, là-bas, directeur de l'Académie des Beaux-Arts.

OCTAVE MAUS

— Le distingué directeur de l'hebdomadaire *Art Moderne* de Bruxelles est mort à 65 ans, le 26 novembre, à Lausanne. Au cours de la guerre il était devenu conseiller juridique de la légation de Belgique en Suisse. Sa propagande ingénieuse et hardie introduisit en Belgique, dès leur apparition, les artistes originaux de ces quarante dernières années, qu'il fussent peintres, sculpteurs, écrivains ou musiciens, et il fut l'âme des expositions actuelles des *XX* et de *la Libre Esthétique*.

DÉPLACEMENTS

— M. S. Bing fait en Chine et au Japon un voyage d'exploration et d'affaires. Tout indique qu'on verra, l'an prochain, dans ses magasins de la rue Saint-Georges, des merveilles chargées de siècles.

L'ART ET LA GUERRE

— Un inesthétique mémorial de M. Lozzo Cadore va être élevé à Venise à la mémoire des morts de la guerre.

— Un nouveau timbre ukrainien porte comme vignette la représentation de la cotte d'armes du grand duc St Wolodymir de Kieff.

— Une cassette d'or a été offerte à M. Poincaré, lors de son récent voyage en Angleterre, par la Goldsmiths and Silversmiths Company. On l'eût souhaitée moderne : elle est Renaissance. A côté des armes de la République française, on y voit figurer la fleur de lys.

— En souvenir de la guerre, il est suggéré de créer, à fonds communs entre les Alliés une ville nouvelle en Belgique : elle s'appellerait Géopolis. Mais on apprend en même temps que le projet urbaniste prévoyant « le plus grand Berlin » va être déposé à la Chambre prussienne. La capitale, ainsi élargie, mesurait 756 kilomètres carrés.

MISCELLANEA

— Est-ce réellement un portrait de Shakespeare, qui vient d'être exposé à la Galerie Walker (Londres) ? Il avait été gravé, dès 1849, en frontispice de l'ouvrage : « Studies of Shakspeie ». Certains critiques font des réserves.

— Serait-il vrai qu'il n'est point toujours prudent, pour un critique d'art, d'afficher publiquement ses sympathies pour un artiste ultra-moderne? Le distingué critique italien Ugo Ojetti vient d'être semoncé par le *Paese* de Turin, pour s'être promené, bras dessus bras dessous, dans une exposition avec le « fauve » peintre Felice Casaroti.

— De nombreux artistes espagnols, illustrateurs, caricaturistes et autres, parmi lesquels José Francés, Echea, Exoristo Salmeron, cherchent à se mettre d'accord sur le principe d'un syndicat professionnel qui leur permettrait de se faire mieux payer, chez les éditeurs et dans les journaux.

— A lire un judicieux article de Margarita Nelken sur Georges Seurat (*El Figaro*, Madrid, 30 octobre). De même, une curieuse étude sur l'art d'Henri-Matisse, dans le *Times* du 18 novembre : « Dans ses paysages, il montre une extrême lucidité, grâce aussi à une sorte de contrepoint des masses et des couleurs agréables à l'œil comme le pourrait être au raisonnement la solution d'un problème difficile ». En conclusion de l'article, cette opinion sur Maillol : « c'est peut-être le plus grand sculpteur vivant, en France. Maillol nous donne la *vie qui rêve*; Matisse nous donne la *vie éveillée* ».

— Dans le *Tidens Tegn* (Christiania), on retrouvera de temps en temps des portraits au crayon, synthétiques à l'extrême, réalisés par petites touches essentielles et signés Henrik Lung. Ce sont des merveilles d'habileté, de savante simplification. Voir notamment l'effigie de Walther Halvorsen.

— La revue d'art *La Douce France* — numéro d'octobre — publie, de M. Georges Pradelle, des considérations affligées sur l'art des bolcheviki.

— Les élèves des classes de peinture, à l'Académie des Beaux-Arts de Madrid, se sont mis en grève pour protester contre le manque de chevalets.

PASCAL FORTHUNY.

Des vers...

Du recueil de poèmes que prépare Jacques Darnétal, ces quelques vers pénétrants :

RENOIR

Génie immense et magnifique
Superbement jeune et vivant,
Et chantre merveilleux d'un merveilleux cantique...
Porté par l'haleine du vent
Renoir a passé le Portique.

Paroles

A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

Il convient de recueillir les paroles des Académiciens.

Voici quelques jours, s'ouvrait à l'Ecole des Beaux-Arts un des concours où les candidats présentent leur œuvre sous le voile de l'*incognito*. M. Marqueste, membre du jury comme de l'Institut, trouva la précaution fâcheuse.

— Mais comment, s'écria-t-il, reconnaîtrons-nous nos élèves?

*

Un autre Immortel, pendant les épreuves du prix de Rome, eut un mot non moins heureux. L'Académie jugeait le concours des médailleurs. Elle reconnaissait bien en Gaston Lavrillier le « favori » — et le lui fit bien voir — mais un point l'inquiétait : le fort relief qu'avait donné l'artiste à sa maquette.

— Ce n'est pas une médaille, c'est un bas-relief, déclarait l'un des Immortels.

M. Homolle, ancien directeur de l'école d'Athènes, ancien directeur des Musées Nationaux, membre de l'Institut, n'avait encore point parlé. Il intervint alors.

— Messieurs, déclara-t-il, les plus belles médailles de l'antiquité ont un relief également très accentué...

M. Homolle avait oublié qu'elles étaient fondues et non point frappées.

LE FEU

Le feu a pris chez M. Feuardent, le numismate et antiquaire de la rue Louvois. Les pompiers accourent. Dans la fumée et les flammes, leur colonel questionne :

— Mais chez qui sommes-nous? Votre nom, monsieur?

— Feuardent.

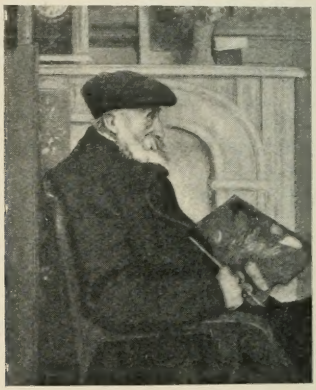
— Monsieur, réplique le militaire, ce n'est pas le moment de vous foutre de moi.

AU LOUVRE

En 1913, notre ami G... avait conduit sa femme au Louvre. Six ans passent, et mille événements. L'autre jour — temps pluvieux — le couple hésitait sur l'emploi de l'après-midi.

— Si nous allions au musée? suggéra-t-il.

— Encore! s'exclama-t-elle.



Voici le dernier portrait de Renoir. Le peintre Albert André, ami et historiographe du maître, l'a peint à Cagnes il y a quelques semaines. L'œuvre n'avait pu figurer à l'exposition qu'Albert André vient de faire chez Durand-Ruel, de ses dernières toiles.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.